

du monde arabe⁽¹⁾

Cependant, en Algérie, on n'a pas oublié le geste du président Liamine Zéroual remettant avant terme son mandat en 1999. Les jeunesses que nous avons vues à l'œuvre en Tunisie, en Égypte, en Libye, au Yémen ou en Syrie étaient confrontées à des régimes porteurs d'une vision des choses complètement dépassée. Le conflit oppose au premier chef deux cultures.

Sans surprise, Ben Ali, Moubarak et Kadhafi ont dit la même chose dans leurs discours où c'est leur culture politique qui s'exprimait.

Les deux premiers ont rappelé qu'ils ont donné chacun cinquante et soixante-deux ans de leur vie à leurs pays respectifs, tandis que le troisième hurlait que la Libye n'était rien avant lui et n'existerait plus après lui.

Il n'est pas venu à leur esprit, et ne viendra pas jusqu'à leur trépas, que c'est de leurs peuples qu'ils tenaient leur pouvoir, qu'il était leur employeur, qu'ils les a employés pendant trop longtemps et grassement payés pour des résultats médiocres. Ils étaient sincèrement indignés et protestaient comme des personnes spoliées d'un droit naturel ou d'un bien personnel. Dans leur culture, l'idée que le peuple est la source et le dépositaire du pouvoir souverain n'existe pas. Ils ont vu tout au long de leur vie des peuples déléguer l'exercice de leur pouvoir souverain par le vote, et le retirer par la révolte quand il en était fait un mauvais usage, mais pour eux leurs peuples n'étaient pas des citoyens souverains comme les autres. S'ils n'étaient pas des traîtres ou des marionnettes manipulées de l'extérieur, ils étaient de simples résidents, un peu comme les immigrés en Europe.

Des mégalomanes de faible niveau intellectuel en général, des malades mentaux pour certains et des voleurs dans presque tous les cas, ont régné selon leur bon vouloir, infantilisant à dessein leurs peuples pour mieux les maintenir à l'âge des choses, tandis qu'ils faisaient croire à l'Occident qu'ils étaient en personne les garants de la paix au Proche-Orient, les remparts contre l'islamisme, ou les gardes-frontières contre la menace migratoire.

Hélas, une providence néfaste a voulu que la plupart d'entre eux puissent compter sur d'importants gisements d'hydrocarbures qui les dispensaient du travail, des impôts et du vote de leurs peuples.

Si des régimes se sont déjà écroulés et que d'autres vacillent, c'est parce que les nouvelles générations ont pris conscience qu'elles étaient les dupes d'un discours mythologique : celui du «combat contre le colonialisme, l'impérialisme et le sionisme», celui de la «renaissance arabe», celui de «l'unité de la nation arabe» et de «l'Union du Maghreb arabe», celui du développement selon un «modèle différent» de celui de l'Occident, celui de la «lutte contre le terrorisme»...

Bien entendu, ces démagogues n'ont ni libéré la Palestine, ni réalisé l'unité arabe ou maghrébine, ni développé leurs pays, ni tari les sources de l'islamisme, au contraire.

Le changement attendu pendant des décennies de l'intérieur du pouvoir, de l'armée, des partis politiques ou de la classe intellectuelle n'étant pas venu, il a été finalement pris en charge par les citoyens eux-mêmes à la faveur de circonstances aussi mystérieuses qu'imprévisibles. Au demeurant, aucune révolution n'a été prévue. Ceux qui sont restés le plus longtemps à la tête des «républiques» sont déjà tombés ou ne tiennent qu'à un fil comme en Libye et au Yémen, tandis que dans les

monarchies absolues, on commence à réclamer des monarchies constitutionnelles comme à Bahreïn, en Jordanie, au Maroc et à Oman, autrement dit, le transfert du pouvoir royal à un parlement élu.

Les peuples arabes se sont affranchis du monde des choses en méprisant les réponses matérielles à leurs révoltes ; ils ont dépassé l'âge des personnes en détruisant le mythe de l'homme providentiel, en dédaignant l'alternative militaire, et en récusant la tutelle des «hommes de religion». En rentrant au Caire à la veille de la première grande

manifestation, Mohamed El-Bradeï, en qui certains Occidentaux voulaient voir l'homme providentiel, a offert son honorable personne à la révolution des jeunes mais ceux-ci l'ont ignoré poliment.

L'éminent prix Nobel a même été victime d'un jet de pierres le jour du référendum sur la Constitution. Même après la chute des despotes, ils n'ont pas désespéré et continué, en Tunisie comme en Egypte, d'exiger la concrétisation de leurs revendications, renvoyant les gouvernements de transition l'un après l'autre.

On se serait attendu à ce qu'ils rentrent chez eux à l'annonce du départ du dictateur, à ce qu'ils considèrent leur but comme atteint, à ce qu'ils se dispersent de joie, apaisés par le résultat obtenu, mais, ô surprise, ils sont restés mobilisés et vigilants quant à l'aboutissement total de leur mouvement : le changement du système, et non de la seule personne du dictateur.

Des peuples qu'on donnait pour morts, dont on se gaussait ou qui se gaussaient d'eux-mêmes, ont donné à un monde stupéfait des leçons d'héroïsme, d'abnégation, de patriotisme, de solidarité, d'intelligence dans l'organisation, et même d'humour. Et ce n'est pas une élite à l'intérieur de ces peuples qui a provoqué cette prise de conscience. Les peuples eux-mêmes sont devenus des élites. Leur génie s'est alors déployé dans les mots d'ordre, les slogans, les déclarations impromptues et les scènes télévisées qui nous ont étreints d'émotion.

Personnellement, c'est la première fois que j'ai trouvé un sens à la notion d'«unité arabe». Je l'ai perçue dans la ressemblance physique et morale des peuples qui se battaient pour leur liberté ; je l'ai vue dans leur unité de pensée, leur parler et la communauté de leurs référents. Les seules différences qu'on pouvait relever d'un pays à l'autre tenaient à l'accent ou au détail vestimentaire.

Ce sont les despotes qui nous ont fait détester cette notion à laquelle ils ne voulaient donner aucune réalité qui restreindrait leur droit de vie et de mort sur leurs peuples. A l'avenir, elle deviendra envisageable parce que les peuples, à travers les institutions représentatives qu'ils vont se donner, pourront la construire s'ils le voudront selon un processus semblable à celui qui a donné naissance à l'Union européenne.

Je parie que ceux qui, chez nous, n'aimaient pas trop qu'on dise d'eux qu'ils étaient des Arabes, ont dû ressentir ces derniers temps un agréable chatouillement au fond d'eux-mêmes, quelque chose comme de la fierté.

Les despotes étaient les arbres qui cachaient la forêt. Ils ont caché la valeur et la grandeur de leurs peuples derrière leur moi surdimensionné, leur ego

démessuré, leur narcissisme illimité, nous infligeant des décennies durant le minable spectacle de leurs fantaisies, de leur ignorance, de leurs déguisements théâtraux, de leurs cheveux teints...

Ils nous ont fait détester les uns les autres et nous ont opposés les uns aux autres, car c'est à leur aune que nous nous jugions mutuellement et négativement. Après la chute fracassante des arbres qui nous obstruaient la vue, nous avons découvert une belle forêt, des millions d'arbres et d'arbrisseaux chargés de sève, une flore luxuriante, de merveilleux paysages de bravoure, de solidarité et d'originalité.

Que vont rapporter les révolutions aux peuples qui les ont réalisées ? Ceux qui n'avaient pas de pétrole ne vont pas le voir jaillir de leur sous-sol ; les pauvres ne seront certainement pas beaucoup plus riches qu'avant ; les chômeurs ne vont pas trouver de travail du jour au lendemain ; tous les manifestants ne vont pas accéder au pouvoir... Mais d'ores et déjà, ils se sentent plus dignes, plus proches les uns des autres, plus fiers de leur pays et de leur Etat, plus respectés dans le monde. Ils seront bientôt heureux de s'exprimer à travers des votes sincères, comme on vient de le voir au Caire, d'être représentés par des élus choisis par eux, d'avoir une justice en laquelle ils auront confiance, de manifester le cas échéant leur mécontentement sans craindre d'être jetés en prison ou assassinés. Pour le reste, il ne tient qu'à eux de suivre la voie tracée par des pays qui ont connu la dictature et en sont sortis métamorphosés : l'Espagne, la Corée du Sud, le Brésil, pour ne citer que ceux-là.

*L'éruption à laquelle on assiste
marque le réveil tardif des Arabes
dans un monde qui a beaucoup changé
au cours des dernières décennies.
La géopolitique, l'économie, la technologie,
le climat, les médias, les idées,
ont connu de profonds remaniements
sans perturber leur quiétude séculaire.*

Il fut un temps où notre peuple était reconnu par l'ensemble du monde arabe comme le meilleur parce qu'il a mené une révolution qui a soulevé l'admiration de la planète. Nous étions connus sous le label du «peuple du million», du million de martyrs et non de barils de pétrole bien sûr. Puis notre étoile

pâlit. La Tunisie, d'où est partie la révolution qui a restitué sa dignité à l'homme arabe dans le monde, et dont les répercussions vont modifier les relations internationales dans les années à venir, exporte hors hydrocarbures dix fois plus que nous. Sous le colonialisme, elle a pris les armes avant nous. Il y a cependant un terrain sur lequel nous avons battu les Tunisiens, un domaine dans lequel nous les avons devancés, c'est la «présidence à vie».

En effet, douze ans avant notre indépendance, le «zaïm» du mouvement nationaliste algérien, Messali Hadj, exigea d'être plébiscité par son parti, le PPA-MTLD, «président à vie» et qu'il lui soit accordé le «droit de veto».

Il s'ensuivit une crise qui retarda la révolution de Novembre de quatre ans et plongea les militants de son parti dans une guerre fratricide qui ne cessa qu'à la libération du pays. Entretemps, les Tunisiens passaient à l'action armée contre la France, obtenant leur indépendance six ans avant nous. Bourguiba ne songera à la présidence à vie, c'est-à-dire la monarchie sans l'ascendance royale et sans la couronne, que vers 1975.

Il a laissé derrière lui un «peuple de citoyens», quand l'exemple de Messali Hadj a suscité à travers les générations une flopée de «zaïmillions. Mohamed Bouazizi et Messali Hadj avaient un point commun : au même âge à peu près, ils ont exercé le même métier : marchands de fruits et légumes ambulants. Il n'y a pas de sot métier, puisque les deux hommes sont entrés chacun à sa manière dans l'Histoire.

N. B.

A suivre :
II) Le nouveau visage du monde arabe